

Puis il se sauvait, sans attendre les remerciements ; à travers les champs, de hameau en hameau, de chaumière en chaumière, il allait, il allait, il allait... Une sorte de grisurie lui montait au cerveau. Partout sur son passage, c'étaient des cris de joie et d'étonnement. Tous ces louis d'or tombaient, comme par miracle, dans ces pauvres mains habituées à recevoir de petites pièces de monnaie blanche. Le curé fit même des folies, de vraies folies ; il était lancé, ne se connaissait plus, ne se possédait plus. Il donnait à ceux-là même qui ne demandaient pas.

Il rencontra Claude Rigal, un ancien sergent qui avait laissé un de ses bras à Sébastopol, déjà tout grisonnant, tout blanchissant, car le temps passe et les soldats de Crimée bientôt seront des vieillards.

—Tenez, dit le curé, voilà vingt francs.

—Vingt francs ! mais je ne demande rien, je n'ai pas besoin de rien. J'ai ma pension.

Sa pension ?... sept cent francs !

—Eh bien ! répondit le curé, ce sera pour vous acheter des cigares, mais écoutez bien, cela vient d'Amérique...

Il recommençait sa petite tirade sur les nouveaux maîtres de Longueval,

Il entra chez une brave femme, dont le fils, le mois précédent, était parti pour la Tunisie.

—Eh bien ! votre fils, comment va-t-il ?

—Pas mal, monsieur le curé, j'ai reçu hier une lettre. Il se porte bien, il ne se plaint pas ; seulement il dit qu'il n'y a pas de Khroumirs... Pauvre garçon ! J'ai fait des petites économies depuis un mois, et je crois que je pourrai bientôt lui envoyer dix francs.

—Vous lui en enverrez trente... prenez...

—Vingt francs, monsieur le curé ! vous me donnez vingt francs !

—Oui, je vous les donne...

—Pour mon garçon ?

—Pour votre garçon... Seulement, écoutez bien, il faut que vous sachiez d'où ça vient ; vous aurez bien soin de le dire à votre fils, quand vous lui écrirez.

Le curé, pour la vingtième fois, répéta son petit panégyrique de Mme Scott et de miss Percival. A six heures, il rentra chez lui, épuisé de fatigue, mais la joie dans l'âme.

—J'ai tout donné ! s'écria-t-il dès qu'il aperçut Pauline, tout donné ! tout donné !

Il dina et s'en alla, le soir, dire son office du mois de Marie, mais au moment où il monta à l'autel, l'harmonium resta muet. Miss Percival n'était plus là.

La petite organiste de la veille était, en ce même moment, fort perplexe. Sur les deux divans de son cabinet de toilette, deux robes s'étaient à grand flots, une robe blanche et une robe bleue. Bettina se demandait laquelle de ses deux robes elle allait mettre, pour aller le soir à l'Opéra. Elle les trouvait délicieuses toutes les deux, mais il fallait bien choisir. Elle ne pouvait en mettre qu'une. Après de longues hésitations, elle se décida pour la robe blanche.

A neuf heures et demie, les deux sœurs montaient le grand escalier de l'Opéra. Quand elles entrèrent dans leur loge, le rideau se levait sur le second tableau du deuxième acte " d'Aïda, " l'acte de ballet et de la marche.

Deux jeunes gens, Roger de Puymartin et Louis de Martillet, se trouvaient assis au premier rang d'une baignoire de rez de chaussée. Ces demoiselles du corps de ballet n'étaient pas encore en scène, et ces messieurs, désœuvrés, s'amusaient à regarder la salle. L'apparition de miss Percival fit sur tous deux une très vive impression.

—Ah ! ah ! dit Puymartin, le voilà, le petit lingot d'or !

Tous deux braquèrent leurs lorgnettes sur Bettina.

—Il est éblouissant ce soir, le petit lingot d'or, continua Martillet... Regarde donc... Une pure merveille...

—Oui, elle est ravissante... et à son aise par-dessus le marché.

—Quinze millions, il paraît, quinze millions à elle, bien à elle, et la mine d'argent marche toujours !

—Bérulle m'a dit vingt-cinq millions... et il est très au courant des choses d'Amérique, Bérulle.

—Vingt-cinq millions ! Un joli banco pour Romanelli !

—Comment ! Romanelli ?

—Le bruit court qu'il l'épouse, que le mariage est décidé.

—Mariage décidé, soit, mais avec Montessan, pas avec Romanelli... Ah ! enfin, voici le ballet !

Ils cessèrent de causer. Le ballet dans " Aïda " ne dure que cinq minutes et ils ne venaient tous les deux que pour ces cinq minutes-là. Il importait d'en jouir respectueusement, religieusement, car il y a cela de particulier chez nombre d'habitues de l'Opéra, qu'ils bavardent comme des pies quand il conviendrait de se taire pour écouter, et qu'ils observent, au contraire, un admirable silence quand il serait permis de causer, tout en regardant.

Les trompettes héroïques " d'Aïda " avaient jeté leur dernière fanfare en l'honneur de Radamés. Devant les grands sphinx, sous le vert feuillage des palmiers, les danseuses s'avançaient étincelantes et prenaient possession de la scène.

Mme Scott, avec beaucoup d'attention et de plaisir, suivait les évolutions du ballet, mais Bettina brusquement était devenue songeuse, en apercevant dans une loge, de l'autre côté de la salle, un grand jeune homme brun. Miss Percival se parlait à elle-même et se disait :

—Que faire ? que décider ? Faut-il l'épouser, ce beau grand garçon qui est là en face et qui me lorgne ?... car c'est moi qu'il regarde... Il va venir tout à l'heure pendant l'entr'acte, et quand il entrera, je n'aurai qu'à lui dire : " C'est fait ! voici ma main... Je serai votre femme. " Et ce serait fait ! Princesse, je serais princesse ! princesse Romanelli ! princesse Bettina ! Bettina Romanelli ! Cela s'arrange bien, cela sonne très gentiment à l'oreille... Madame la princesse est servie... Madame la princesse montera-t-elle à cheval demain matin ?... Cela m'amuserait-il d'être princesse ?... Oui et non... Parmi tous ces jeunes gens qui, depuis un an, à Paris, courent après mon argent, ce prince Romanelli, c'est encore ce qu'il y a de mieux... Il faudra bien que je me décide, un de ces jours, à me marier... Je crois qu'il m'aime... Oui, mais moi, est-ce que je l'aime ? Non, je ne crois pas... et j'aimerais tant aimer !... Oh ! oui, j'aimerais tant !...

A l'heure précise où ces réflexions passaient par la jolie tête de Bettina, Jean, seul dans son cabinet de travail, assis devant son bureau, avec un gros livre sous l'abat-jour de sa lampe, repassait, en prenant des notes, l'histoire des campagnes de Turenne. Il était chargé de faire un cours aux sous-officiers du régiment, et prudemment il préparait sa leçon du lendemain.

Mais voilà que, tout à coup, au milieu de ses notes : Nordlingen, 1645 ; les Dunes, 1658, Mulhausen et Turckheim, 1674-1675, voilà qu'il aperçut un croquis... Jean ne dessinait pas trop mal. Un portrait de femme était venu se placer de lui-même sous sa plume. Qu'est-ce qu'elle venait faire là, au milieu des victoires de Turenne, cette petite bonne femme ? Et puis laquelle était-ce ?... Mme Scott ou miss Percival ?... Comment savoir ?... Elles se ressemblaient tant !... Et Jean, péniblement, laborieusement, revenait à l'histoire des campagnes de Turenne.

Au même moment encore, l'abbé Constantin, à genoux devant sa petite couchette de noyer, de toutes les forces de son âme, appelait les grâces du ciel sur les deux femmes qui lui avaient fait passer une si douce et si heureuse journée. Il priait Dieu de bénir Mme Scott dans ses enfants et de donner à miss Percival un mari selon son cœur.

LUDOVIC HALÉVY.

(A suivre.)